

Exposition temporaire / Galerie Jardin

BLACK INDIANS DE LA NOUVELLE- ORLÉANS

4 octobre 2022
— 15 janvier 2023



MUSÉE DU QUAI BRANLY
JACQUES CHIRAC

Exposition
4 octobre 2022
— 15 janvier
2023

Black Indians

de La Nouvelle-
Orléans



Avec le précieux soutien
du Louisiana State Museum

SOMMAIRE

- 4** **Éditorial d’Emmanuel Kasarhérou**
- 6** **Communiqué de presse**
- 10** **Repères chronologiques
et définition de *Black Indians***
- 14** **Parcours de l’exposition**
 - La découverte d’un nouveau monde
 - Le triangle de fer : Europe, Afrique et Amérique
 - La transition vers un nouveau pays
 - Les États-Unis d’Amérique et la question raciale
 - L’ouragan Katrina
 - Art, spectacle et spiritualité
- 36** **Autour de l’exposition**
- 42** **Commisariat**
- 43** **Scénographie, mécène et partenaires**
- 45** **Informations pratiques**
- 46** **Contacts presse**

ÉDITORIAL



© musée du quai Branly – Jacques Chirac,
photo Thibaut Chapotot

Elenora (Rukiya) Brown est une artiste parmi les plus renommées de Louisiane. Le costume “White Bison” (bison blanc) qu’elle a confectionné en 2017 pour le carnaval africain-américain de La Nouvelle-Orléans est un chef-d’œuvre. Éblouissant de minutie et de virtuosité avec son panache de plumes bleutées, ses sequins, ses motifs perlés de bison travaillés en relief et en bas-relief, l’objet a été acquis par le musée du quai Branly – Jacques Chirac en 2019. Il s’offre depuis à l’admiration du public au sein de nos collections permanentes et compte au nombre des costumes présentés dans l’exposition *Black Indians de La Nouvelle-Orléans*.

Gageons que l’œil des visiteurs saura déceler ce que la création de Elenora (Rukiya) Brown contient de profondeur, de gravité aussi, sous la légèreté du spectaculaire. À travers la tradition carnavalesque africaine-américaine de La Nouvelle-Orléans, née en marge du carnaval officiel de la ville, largement réservé aux blancs, c’est un pan de l’histoire des États-Unis d’Amérique qui se raconte, inextricablement lumineuse et douloureuse. Une histoire faite de violence et de résilience, jusqu’à nos jours, près de vingt après le passage de l’ouragan Katrina qui a dévasté les quartiers noirs de la plus grande ville de Louisiane.

Les Black Indians, hommage des Africains-Américains aux Amérindiens victimes pareillement de l’exploitation et du racisme, défilent chaque année le jour de Mardi gras. Suivant des usages extrêmement codifiés, jusque dans la géographie des défilés, le carnaval africain-américain marque, depuis sa naissance au 19^e siècle, l’affirmation dans l’espace public d’une fierté, d’une dignité mais aussi d’une créativité hors normes, portées par des figures respectées de la communauté noire, à l’image de Tootie Montana ou de son fils Darryl, concepteur de plusieurs costumes éblouissants, dont l’un a également rejoint les collections du musée en 2019.

L’exposition est à l’image de la tradition dont elle rend compte : multiple, dense, précise, inscrite dans le temps long des sociétés de La Nouvelle-Orléans, de la Louisiane et, plus lointainement, de la Nouvelle-France. Cette mise en perspective historique et anthropologique s’imposait. Elle permet de considérer la tradition des Black Indians dans la profondeur de ses arrimages sociaux, culturels, politiques, loin de tout regard folklorique. Il n’est d’ailleurs pas un pan du carnaval africain-américain – musique, gestes, rôles, costumes, évidemment – qui ne soit la synthèse d’influences plus vastes, puisant à la variété des expériences qui ont fait et continuent de faire la société américaine.

Ici réside l'une des nombreuses réussites de *Black Indians de La Nouvelle-Orléans* : révéler de façon vivante et incarnée l'historicité d'une tradition aux significations éminemment présentes, puissamment résonnantes avec les enjeux du contemporain.

L'érudition et l'acuité des deux commissaires de l'exposition les désignaient pour accomplir ce tour de force : j'adresse mes sincères félicitations à Steve Bourget, responsable de collections Amériques au musée du quai Branly – Jacques Chirac, et à Kim Vaz-Deville, professeure à la Xavier University of Louisiana. La réussite de leur travail doit beaucoup à la qualité de leur écoute, une faculté aussi précieuse qu'indispensable pour appréhender des sujets touchant à l'actualité des sociétés et engageant la sensibilité des individus. Steve Bourget et Kim Vaz-Deville ont ainsi travaillé en liaison étroite avec des grandes figures des Black Indians, au premier rang desquelles Victor Harris, Big Chief de la tribu des Fi Yi Yi & the Mandingo Warriors, et Bruce Sunpie Barnes, Chief du Northside Skull and Bone Gang. Ceux-ci doivent être remerciés pour leur disponibilité, leurs conseils, leur goût de la transmission. Le concours qu'ils ont apporté à l'exposition a garanti la justesse de son propos ; il a tout autant permis que soient approchés avec finesse et sensibilité les enjeux, humains aussi bien que symboliques, condensés par les défilés du Mardi gras.

L'exposition a été conçue en partenariat avec le Louisiana State Museum. Je salue plus particulièrement son directeur adjoint, Dr Michael McKnight, ainsi que Karen T. Leathem, historienne associée à l'institution, et les remercie de leur confiance. Je veux d'autre part exprimer ma reconnaissance à l'ensemble des prêteurs privés ou institutionnels de l'exposition. Mes remerciements vont enfin à l'entreprise Citi pour son engagement généreux dans le projet en qualité de mécène. Plusieurs semaines durant au sein du musée, et plus durablement à la faveur du catalogue qui accompagne l'exposition dont il convient de souligner la richesse du contenu et la qualité de l'iconographie, les Black Indians partageront avec le public français la ferveur, la nécessité, la joie aussi de leur tradition émancipatrice. Le musée du quai Branly – Jacques Chirac s'honore d'être le lieu de ce déploiement. Il mesure à proportion la responsabilité qui est la sienne dans la défense et la promotion des expressions qui, à travers les continents et par-delà l'histoire, donnent à éprouver la fierté et la diversité des identités culturelles.

Emmanuel Kasarhérou

Président
musée du quai Branly–Jacques Chirac

.....

Galerie Jardin
Du 4 octobre 2022 au 15 janvier 2023

BLACK INDIANS DE LA NOUVELLE-ORLÉANS



Mystic Medicine Man, 2017
© Collection of Jean-Marcel St Jacques © Photo by Danielle C. Miles.

.....

Commissaire principal

Steve Bourget, responsable de collections
Amériques au musée du quai Branly –
Jacques Chirac.

Commissaire associée

Kim Vaz-Deville, professeur,
Xavier University of Louisiana,
La Nouvelle-Orléans.

Avec pour sujet principal les réalisations culturelles les plus spectaculaires de la communauté africaine-américaine dans les domaines carnavalesques, musicaux et artistiques, l'exposition *Black Indians de La Nouvelle-Orléans* constitue un vibrant témoignage de l'histoire et du vécu des Africains en terre louisianaise et en Amérique du Nord.

Si la violence scande tous les moments saillants de l'histoire louisianaise des Africains-Américains – violence de leur capture et de leur déracinement, de la traversée et du débarquement à La Nouvelle-Orléans, de l'esclavage, de la guerre de Sécession, de la ségrégation et du racisme – elle façonne leur parcours protéiforme, entraînant des stratégies de résistance et un processus fort complexe de résilience, de réorganisation sociale et de créativité culturelle et artistique. L'exposition, conçue en collaboration avec les représentants des communautés des *Black Indians*, s'organise en six tableaux consécutifs selon un parcours à la fois géographique, de l'« Ancien Monde » au « Nouveau Monde », et chronologique, des débuts de la présence européenne en Louisiane à la période contemporaine. Elle vise à documenter cette histoire et célébrer cette créativité avec, pour axe central,

le carnaval du Mardi gras de La Nouvelle-Orléans, l'une des plus flamboyantes démonstrations de résilience et d'affirmation culturelle et artistique. Derrière les éblouissants costumes des Africains-Américains de Louisiane, tels que ceux des *Black Indians*, l'exposition révèle une culture singulière, construite par plus de trois siècles de résistance contre les assauts répétés de la domination sociale et raciale, tant sous la colonisation française qu'après l'indépendance américaine.

Parcours de l'exposition

La découverte d'un nouveau monde

La première section présente la région de la Louisiane, ses premiers habitants amérindiens, puis son entrée dans la sphère d'influence européenne. Les aventuriers anglais établis en Nouvelle-Angleterre, depuis la première moitié du 17^e siècle, infligent aux peuples autochtones de la région du Mississipi la violence de la poussée colonisatrice européenne et les affres des razzias, de la capture et de l'esclavage. À partir de la colonisation française et la fondation de La Nouvelle-Orléans en 1718, le débarquement immédiat de captifs africains vise à reproduire le modèle économique d'exploitation et de production de Saint-Domingue, qui requiert une quantité sans cesse grandissante de main-d'œuvre servile, les esclaves autochtones ne suffisant plus. Dans un contexte commun de servitude et d'oppression, les Amérindiens tissent des liens durables et respectueux avec les Africains nouvellement arrivés. Au cours du 19^e siècle, l'imaginaire, les modes de vie, les croyances et les costumes amérindiens deviennent source d'inspiration pour les tout premiers *Black Indians*.



White Bison
© musée du quai Branly – Jacques Chirac,
photo Pauline Guyon

Le triangle de fer: Europe, Afrique et Amérique

La section suivante évoque la colonisation de la Louisiane, l'établissement de La Nouvelle-Orléans et la mise en place d'une société esclavagiste avec l'arrivée de la frégate *Aurore* dans le golfe du Mexique en 1719. Durant la période française, près de 6000 esclaves débarquent dans la ville. En 1731, environ 30% des habitants de La Nouvelle-Orléans sont d'origine africaine. Le *Code noir* édicté par Colbert (1685), qui fixe le statut juridique des esclaves et impose leur christianisation, est appliqué en Louisiane à partir de 1724. La religion catholique leur interdisant de travailler la terre le dimanche, des esclaves africains de diverses origines, des métis et des Amérindiens se réunissent aux environs de 1750 en un lieu dit «place des Nègres», plus tard appelée «place Congo». Ils s'y retrouvent pour commercer, danser, jouer de la musique et échanger des stratégies de survie. Ce temps hors de la servitude favorise une forme de résilience, qui se traduit par des expressions culturelles, artistiques et religieuses renouvelées comme la langue créole et le vaudou. Au rythme des tambours, la danse, la musique et le chant façonnent l'identité de La Nouvelle-Orléans.

La transition vers un nouveau pays

La troisième section évoque le passage de l'administration européenne de l'Amérique vers la création des États-Unis d'Amérique en 1776. Le traité de Paris, en 1763, met fin à la guerre des Sept Ans entre la France, l'Espagne et la Grande-Bretagne. Par ce traité, la France cède à la Grande-Bretagne les territoires coloniaux de la Nouvelle France, entraînant le déplacement forcé des Acadiens vers la Louisiane et les Antilles. Ce «Grand Dérangement» met en germe l'apparition de la culture cadjine. Incapable de conserver tout le territoire de la Nouvelle-France, la France conclut un pacte secret avec son allié espagnol afin de soustraire au contrôle britannique la partie occidentale de la Louisiane, incluant La Nouvelle-Orléans. La région sera rétrocédée par l'Espagne à la France en 1800. L'année 1803 marque un tournant dans l'aventure française en Amérique et éteint définitivement les espoirs d'y fonder un empire colonial. Appauvri par les coûteuses campagnes militaires européennes, la main forcée par les pères de la jeune Amérique, Napoléon Bonaparte décide de vendre la colonie française de Louisiane et de mettre fin aux visées impérialistes françaises dans le Nouveau Monde. La vente de cet immense territoire constitue l'événement le plus structurant de la création du nouveau pays des États-Unis d'Amérique. Représentant près d'un quart de la superficie actuelle des États-Unis, la cession de la Louisiane, qui correspond à quatorze États américains actuels, permet l'unification du territoire de l'Atlantique au Pacifique.

Les États-Unis d'Amérique et la question raciale

Si les empires européens se sont en grande partie enrichis grâce à l'esclavage des Africains, l'édification de la jeune Amérique a reposé sur la force de travail de ces mêmes populations. Affranchi de la tutelle britannique, ce pays nouveau n'abandonna officiellement ces formes d'exploitation qu'au prix d'une sanglante guerre civile et de l'assassinat du Président Abraham Lincoln en 1865. L'idéologie suprémaciste selon laquelle une race supérieure, blanche et protestante, aurait été divinement choisie pour exploiter des hommes dont la couleur de peau indiquerait leur état de subordonné, voire leur infériorité intellectuelle, ne s'éteint pas avec les derniers feux de camp de la guerre de Sécession. Elle se perpétue surtout dans les États du Sud avec l'établissement des lois ségrégationnistes Jim Crow, la formation de groupes suprémacistes tels que la *White League* de la Louisiane, le Ku Klux Klan et la pratique du *Convict Leasing*, système de servitude qui consiste à louer le travail des prisonniers condamnés. Afin de hâter la Reconstruction d'après-guerre, des dizaines de milliers d'Africains-Américains, au prétexte d'offenses aussi dérisoires que cracher par terre ou marcher sur le gazon, sont poursuivis, avec la complicité du système judiciaire de nombreux États du Sud, et condamnés au labeur forcé dans des fermes, des mines, ou encore des compagnies de chemin de fer ou de construction de routes.



Harpe
© musée du quai Branly – Jacques Chirac,
photo Pauline Guyon

L'ouragan Katrina

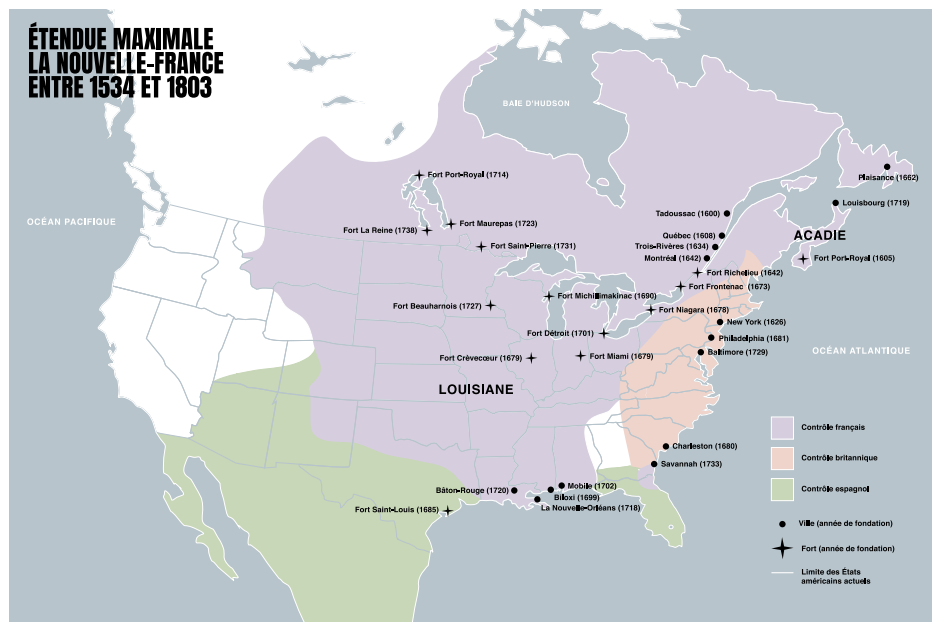
Le passage de l'ouragan Katrina le 29 août 2005 marque un tournant décisif dans l'histoire de La Nouvelle-Orléans. D'une rare violence, ce désastre, tant météorologique que socio-culturel, frappe par-dessus tout la communauté africaine-américaine qui, dans une dynamique urbaine caractérisée par une ségrégation spatiale, occupe les quartiers les plus vulnérables aux ouragans. La plupart des quartiers à majorité noire sont inondés lors de la tempête, en raison notamment de la rupture des digues mal entretenues. Après avoir été abandonnés à leur sort par la puissance publique ou dispersés aux quatre coins de la Louisiane et des États voisins, les résidents entreprennent rapidement la laborieuse reconstruction de leurs quartiers et de leur communauté. Dès l'année suivante, avec le carnaval de 2006, les groupes de *Black Indians* paraden démontrant ainsi leur extraordinaire capacité de résilience et réaffirment l'importance de cette forme d'expression culturelle.

Art, spectacle et spiritualité

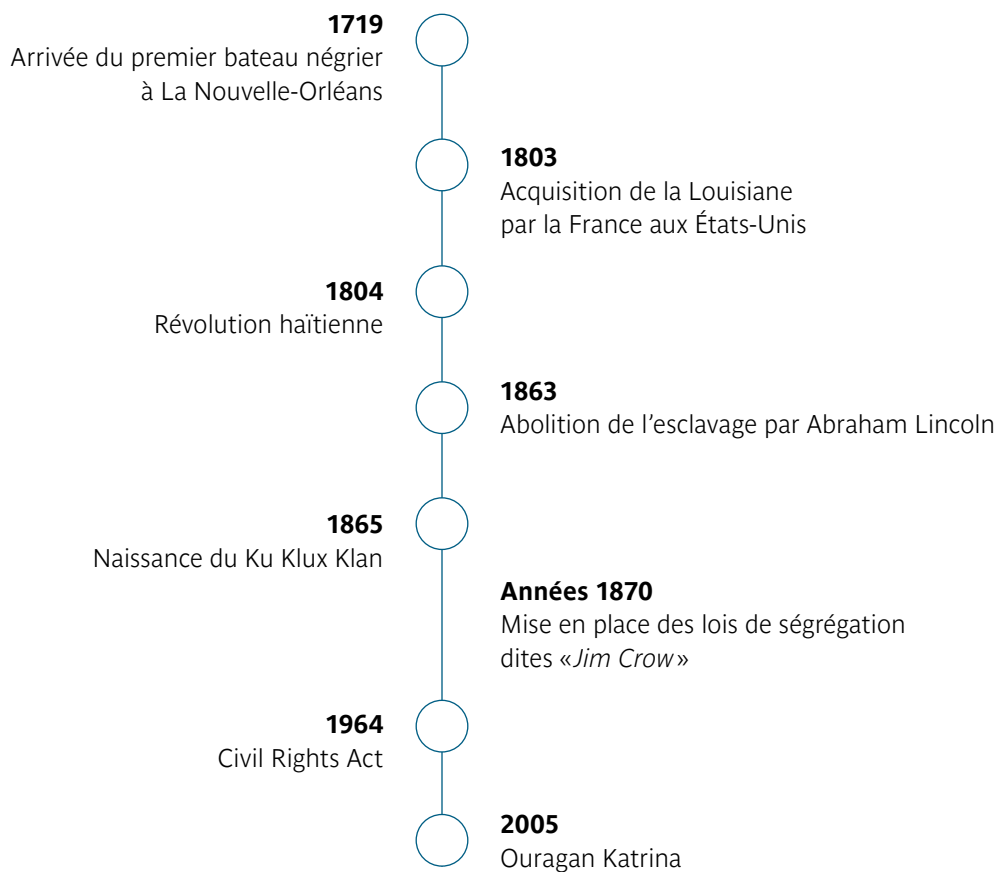
Au travers de costumes, d'objets, de vidéos et de bandes sonores, la dernière section de l'exposition célèbre les principales traditions culturelles et festives des Africains-Américains de La Nouvelle-Orléans. Outil fédérateur puissant, source de fierté et d'identité collective, le carnaval des *Black Indians* constitue le point d'orgue de ces riches traditions. En s'appropriant la rue et en investissant l'espace public, le carnaval affirme la présence et l'importance des communautés africaines-américaines *de* et *dans* la ville. Parmi les plumes, les sequins et les perles multicolores, au travers des chants, de la musique et du rythme saccadé des corps se cachent ou s'expriment ouvertement des valeurs spirituelles profondes – des valeurs et des croyances puisées dans les religions africaine, vaudoue, catholique, islamique, ainsi que dans l'imaginaire amérindien ou tout simplement dans l'imaginaire personnel. Cette tradition, qui remonte à la place Congo, illustre de façon éclatante la force de résilience des *Black Indians*, creuset de cultures déracinées devenues composantes à part entière de la culture américaine.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

Carte de l'étendue maximale de la Nouvelle - France entre 1534 et 1803



- 1534**
Jacques Cartier revendique la baie de Gaspé pour le roi de France.
- 1539 - 1543**
Hernando de Soto explore le Sud-Est des actuels États-Unis (Floride, Caroline du Sud, Tennessee, Alabama, Mississippi, Arkansas)
- 1682**
René-Robert Cavalier de La Salle descend le Mississippi et prend possession du bassin au nom du roi de France
- 1685**
Publication du *Code noir*
- 25 août 1718**
Fondation de La Nouvelle-Orléans



Définition de *Black Indians*

Les *Black Indians* sont des groupes d'Africains-Américains organisés en «tribes» qui défilent chaque année au carnaval du Mardi gras de La Nouvelle-Orléans avec des costumes inspirés des tenues cérémonielles amérindiennes. Une tradition qui remonte à la deuxième moitié du 19^e siècle, née de la résistance aux interdits ségrégationnistes, parallèlement au carnaval officiel de La Nouvelle-Orléans dominé par la communauté blanche – et dont les Africains-Américains étaient largement exclus.

Les *Black Indians* constituent l'expression la plus flamboyante des performances culturelles et carnavalesques de la communauté africaine-américaine de La Nouvelle-Orléans. Ils incluent également les «Second Line», les «Baby Dolls» et les «Skull and Bone Gangs».



Costume de Big Chief
Big Chief Darryl Montana (né en 1955)
2014
Textiles, rubans, plumes d'autruches teintes, perles de verre,
sequins et cabochons, caoutchouc
© musée du quai Branly – Jacques Chirac, photo Pauline Guyon

PARCOURS DE L'EXPOSITION

La découverte d'un nouveau monde

À la recherche du fabuleux royaume de Saguenay

Le 20 avril 1534, Jacques Cartier quitte le port de Saint-Malo pour mettre le cap vers l'ouest avec 61 hommes à bord de deux navires. En est-il à son premier voyage en Amérique ? Il aurait peut-être parcouru la côte atlantique avec Giovanni da Verrazzano en 1523. Bien que depuis plusieurs années déjà des bateaux portugais, basques et français sillonnent le golfe du Saint-Laurent, Cartier érige une croix à Gaspé le 24 juillet et revendique la région pour le roi de France. Par la suite, il kidnappe les deux fils du chef iroquoien Donnacona qui était venu pêcher avec ses hommes dans la baie de Gaspé depuis son village de Stadaconé, situé à l'emplacement de l'actuelle ville de Québec. Lors de son deuxième voyage, Cartier ramène les jeunes Iroquoiens chez eux mais en saisit une dizaine d'autres, dont Donnacona. Pressé de retrouver son pays, ce dernier raconte aux Français ce qu'ils veulent bien entendre : il leur parle de l'extraordinaire région de Saguenay (Canada) peuplée d'êtres merveilleux et regorgeant d'or, de rubis et d'autres richesses. C'est bien cette fable qui excite la curiosité de François I^{er} et stimule les débuts de la colonisation de la Nouvelle-France lors du troisième voyage de Cartier en 1541. Elle inspire même l'expédition désastreuse de 1539 du conquistador Hernando de Soto en Floride.



Coiffe
Plaines centrales, Amérique du Nord, Avant 1760
Cornes de bison fendues, babiche (lanières de cuir), poils de cerf et de cheval teints, piquants de porc-épic, perles de verre, bâtons de bois, cônes de tôle, ruban de soie, pigments rouges et verts
© musée du quai Branly – Jacques Chirac,
photo Patrick Gries, Bruno Descoings

Cette coiffe amérindienne provient probablement de la partie ouest des Grands Lacs, une région qui faisait partie de l'immense territoire de la Louisiane. Datant de la seconde moitié du 18^e siècle, cette parure de chef ou de guerrier est ornée de matériaux aussi bien locaux qu'européens. Elle constitue un important témoignage de contact des cultures.



Manteau. Attribué à la culture Quapaw, Plaines du Sud, Amérique du Nord.
Vers 1740. Peau de bison, pigments. Dépôt Bibliothèque municipale de Versailles
© musée du quai Branly – Jacques Chirac, photo Patrick Gries, Valérie Torre

La Louisiane avant les Européens

Les premiers colons européens à fouler le sol de cette région, qui s'étend aujourd'hui sur quatorze États américains, n'y rencontrent que de petits groupes amérindiens disséminés dans un environnement apparemment vierge. Rien n'est plus loin de la réalité puisque, plusieurs millénaires auparavant, des femmes et des hommes venus de l'ouest et du continent asiatique ont exploré ces contrées fertiles et transformé la nature en culture. Il s'agit bien d'un paysage domestiqué par des peuples qui, entre 3 500 avant notre ère et 1 700 de notre ère, créent sur les terres enrichies par les alluvions du Mississippi des établissements imposants dotés d'ensembles cérémoniels, tels que ceux de Watson Brake, Troyville ou Emerald Mound parmi des centaines d'autres. Au 16^e siècle cependant, le passage de conquistadors espagnols introduit de nouvelles maladies infectieuses, comme la variole, la grippe ou la rougeole. Leur immunité ne les protégeant pas contre ces maladies venues d'ailleurs, les populations locales déclinent rapidement et plusieurs d'entre elles disparaissent.

Les Amérindiens et l'esclavage

Ce sont les Amérindiens de la région qui connaissent les premiers la brutalité de la poussée colonisatrice européenne et les affres de la guerre, des razzias, de la capture et de l'esclavage. Cette violence commence avec les intrusions d'aventuriers anglais établis en Nouvelle-Angleterre depuis la première moitié du 17^e siècle. À partir de la fondation de La Nouvelle-Orléans, le 25 août 1718, la traite immédiate d'Africains vise non seulement à reproduire le modèle d'exploitation et de production agricole et commerciale de Saint-Domingue, mais aussi à combler les besoins sans cesse grandissants en main-d'œuvre, les esclaves autochtones ne suffisant plus. Dans un contexte commun de servitude et d'oppression, les Amérindiens tissent des liens durables et respectueux avec les Africains. Au cours du 19^e siècle, le monde, l'imaginaire, le mode de vie, ainsi que certaines des croyances et costumes des amérindiens deviennent source d'inspiration pour les tout premiers *Black Indians*.

Big Chief

Cet imposant costume, fait de perles et de plusieurs variétés de coquillages, a été porté lors du carnaval de 2022 par Victor Harris, l'un des Big Chief Black Indian qui incarne ainsi depuis 1984 «l'esprit puissant de Fi Yi Yi». Venu en songe, cet esprit le somme de retourner à ses racines africaines : «Tu n'es plus un Indien. Tu es un homme noir. Tu es un Africain.» Habité par l'esprit de Fi Yi Yi, Victor Harris fait depuis école, en instaurant au sein de la communauté des *Black Indians* une nouvelle tradition inspirée de la spiritualité et des motifs africains



Victor Harris, Esprit de Fi Yi Yi
et Big Chief des Mandigo Warriors
© Jeffrey David Ehrenreich

L'expédition de Hernando de Soto

Unique conquistador ayant participé à la fois aux conquêtes espagnoles de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud, Hernando de Soto entreprend en 1539 celle de l'Amérique du Nord. En plus de la poursuite des richesses habituelles, sa dernière mission vise à coloniser à partir de la Floride le continent nord-américain et à découvrir le passage vers l'océan Pacifique, « la mer du Sud », qui mène à la Chine. Partie de La Havane, l'expédition, qui se déroule de 1539 à 1543, aurait traversé les actuels États de la Floride, du Mississippi, de l'Arkansas et du Texas. Après avoir perdu la moitié de ses 250 hommes et la plupart de ses chevaux, de Soto succombe à la fièvre le 21 mai 1542 dans le village amérindien de Guachoya (actuel Arkansas). L'entreprise ne rapportera rien à l'Espagne, pas plus qu'elle ne permettra l'établissement d'une colonie en Floride, mais l'arrivée des chevaux, jusqu'alors absents du continent, et celle des germes laissés par les hommes sur place changeront à tout jamais le mode de vie des Amérindiens de cette vaste région et contribueront à la disparition des grandes sociétés mississippiennes.

La Nouvelle-France et René-Robert Cavalier de La Salle

Arrivé à Montréal en 1667 depuis la France, l'inexpérimenté René-Robert Cavalier de La Salle monte une expédition pour trouver le passage vers la Chine et « la mer du Sud » (océan Pacifique). Il atteint le lac Érié en septembre 1669 après trois mois de canotage. Pendant une dizaine d'années, La Salle sillonne la région des Grands Lacs, établissant des forts pour le commerce des fourrures. En février 1682, il atteint le fleuve Mississippi où il érige le fort Prud'homme, près de l'actuelle ville de Memphis. Après quelques semaines, il aperçoit le delta du fleuve et prend possession du bassin du Mississippi le 9 avril 1682, au nom du roi Louis XIV. De retour en France, La Salle obtient le mandat royal de fonder un établissement en Louisiane, base idéale pour l'invasion des colonies espagnoles. Il quitte La Rochelle avec quatre navires et 288 personnes à leur bord. L'entreprise s'avère désastreuse : les pirates, les maladies, le manque de vivres et les erreurs de navigation ont raison du projet et des hommes. La Salle ne parvient même pas à retrouver l'embouchure du Mississippi. Après avoir perdu *La Belle*, son dernier bateau, il tente de rejoindre Montréal à pied avec 16 hommes. Certains se mutinent et La Salle est finalement assassiné le 19 mars 1687 près de l'actuelle ville de Navasota (Texas).

La fondation de la Louisiane et de La Nouvelle-Orléans

Après la calamiteuse expédition de La Salle en 1687, trente années s'écoulent avant que Philippe d'Orléans, régent de Louis XV, n'attribue le monopole du commerce de la Louisiane à la Compagnie d'Occident, qui établit un comptoir le long du Mississippi. Celui-ci devait contrarier les ambitions des Anglais de s'étendre dans la région et permettre d'enrichir la France et les actionnaires de la compagnie par l'exploitation des mines, des plantations et du commerce avec les colonies espagnoles. C'est ainsi qu'au printemps 1718, Jean-Baptiste Le Moyne, appelé aussi « Sieur de Bienville », assigne des soldats canadiens, des forçats et des Amérindiens esclavisés à la difficile tâche du défrichement des zones boisées et marécageuses. Sur des plans établis par Pierre Leblond de Latour naît une première bourgade qui deviendra le quartier français de La Nouvelle-Orléans, qui affirme clairement sa vocation esclavagiste dès ses débuts : en 1721, on compte déjà en effet 171 esclaves africains et 21 esclaves autochtones au sein d'une population d'à peine 400 personnes.

Le triangle de fer : Europe, Afrique et Amérique

Avec plus de douze millions d'esclaves déportés, le commerce triangulaire, ou traite transatlantique, demeure l'un des plus importants transports de population captive de l'histoire. Le trafic établi entre l'Europe, l'Afrique et les Amériques fait partie d'une vaste opération capitaliste pratiquée durant plus de quatre siècles par cinq nations européennes : l'Angleterre, le Danemark, la France, la Hollande et le Portugal.

L'entreprise débute en Europe avec l'affrètement des bateaux et le transport du matériel de traite, notamment des objets métalliques, des indiennes de traite (textiles fabriqués spécifiquement pour ce commerce) et des perles de verre destinées à être échangées contre des esclaves et les vivres nécessaires pour réaliser la traversée de l'Atlantique. Des Amériques sont rapportés des denrées et des produits comme de l'or, du tabac, du sucre, du café ou du coton. Pour les investisseurs, le commerce est doublement lucratif puisqu'à chacune des étapes, l'investissement initial se trouve bonifié : en Afrique, par l'échange de matériaux européens de faible valeur contre une main d'œuvre humaine ; en Amérique, par la vente à prix fort des esclaves et l'achat du produit de leur labeur ; en Europe, par la revente de produits hautement prisés et recherchés.

Les ports français et le transport d'esclaves

L'armement des bateaux négriers en France est surtout concentré dans les ports du Havre, de Saint-Malo, de Nantes, de La Rochelle et de Bordeaux. La préparation d'une frégate pour le départ représente un investissement considérable souvent financé par un groupe d'armateurs comme la Compagnie d'Occident. On estime que 29 navires français effectuèrent le voyage vers La Nouvelle-Orléans sous le régime français entre 1719 et 1803. Des 8 795 esclaves embarqués à leur bord, 7 838 survécurent à la terrible traversée. Il ne s'agit là que d'une infime partie des quelque 550 000 esclaves transportés par environ 4 220 expéditions négrières qui partirent de 17 ports français durant toute la période de l'esclavage transatlantique.



L.F. Labrousse
Marchand d'esclaves de Gorée
1796

Eau-forte et aquarelle sur papier d'après un dessin de Jacques Grasset de Saint-Sauveur
© musée du quai Branly – Jacques Chirac, photo Pauline Guyon

La terrible traversée

La traversée de l'Atlantique, ou « passage du milieu », prend environ deux mois. Afin de contrôler la population d'esclaves et prévenir d'éventuelles révoltes, le pont est équipé de longues chaînes auxquelles les individus sont entravés et d'un *barricado* – une rambarde de bois hérissée de pointes de fer qui sépare le bateau en deux et sur laquelle sont installés des pierriers, petits canons montés sur pivot destinés à empêcher toute rébellion. Hommes et femmes sont maintenus séparés, les hommes enfermés deux par deux. Dans la journée lorsque les conditions le permettent, les captifs sont gardés sur le pont. À la tombée de la nuit, ils descendent dans la cale où ils sont entassés, nus et serrés les uns contre les autres, sur le sol ou sur des plateformes. Dans un 18^e siècle marqué par la violence et la guerre, l'esclavage transatlantique constitue l'expression la plus exacerbée de la misère humaine omniprésente.

La traite des esclaves vers l'Amérique: les Caraïbes et La Nouvelle-Orléans

L'arrivée de *Aurore* dans le golfe du Mexique le 6 juin 1719, annonce la naissance et l'horreur de la société esclavagiste de La Nouvelle-Orléans. Affrétée à Saint-Malo une année auparavant par des partenaires de la Compagnie d'Occident et commandée par le capitaine Herpin, la frégate jette l'ancre dans le golfe du Bénin au large de la ville de Ouidah, afin de remplir son entrepont de 201 captifs africains. Ce premier contingent dans la ville néo-orléanaise sera suivi de 28 autres bateaux jusqu'en 1803. En plus de la Louisiane, le commerce des esclaves et l'exploitation de toute la région des Antilles, incluant Saint-Domingue, font la fortune des investisseurs et de plusieurs villes portuaires françaises. L'espace économique ainsi créé constitue une source de revenus importante pour la couronne. Au 18^e siècle, la région formée par la Caraïbe et La Nouvelle-Orléans est la première productrice mondiale de sucre et de café.



Jean-Joseph Patu de Rosemont (1767-1818)
La culture du café à l'île Bourbon, Vers 1800
Crayon, aquarelle et encre sur papier
© musée du quai Branly – Jacques Chirac, photo Claude Germain

Le Code noir et la religion catholique

Lors de la période française, les contacts et les relations d'échanges entre l'Afrique, les Antilles et La Nouvelle-Orléans sont renforcés. Le *Code noir* édicté par Colbert (1685), qui fixe le statut juridique des esclaves et impose leur christianisation, est revu et appliqué à la Louisiane à partir de 1724. Ses 55 articles couvrent un grand nombre de sujets, dont la religion, la nourriture, l'habillement et l'interdiction de relations interraciales. L'application de l'article 2, qui exige le baptême des esclaves, est largement assurée par le zèle évangéliste des sœurs ursulines, tandis que les frères capucins veillent à l'administration du sacrement. Le *Code noir* définit également le statut juridique des esclaves, qui est celui d'un bien meuble : ainsi, ils peuvent être saisis avec la plantation pour couvrir des dettes. Les punitions occupent une large section : lors d'une première tentative de fuite, l'esclave « aura les oreilles coupées et sera marqué d'une fleur de lis sur une épaule » ; s'il récidive, « il aura le jarret coupé et sera marqué d'une fleur de lis sur l'autre épaule » ; à la troisième tentative, « il sera puni de mort ».



William Henry Brooke (1772-1860)
 Vente de domaines, d'images et d'esclaves dans la rotonde, La Nouvelle-Orléans
 1842
 Gravure d'encre avec rehauts d'aquarelle sur papier
 © The Historic New Orleans Collection



Tambour à tension variable
Culture Sérère ou Wolof, Sénégal
Avant 1935
Cuir et bois
© musée du quai Branly –
Jacques Chirac, photo Claude Germain

La place Congo, la mémoire pour tout bagage

Dès 1750 environ, la religion catholique leur interdisant de travailler la terre le dimanche, des esclaves africains de diverses communautés, des métis et des Amérindiens choctaw, houma et chikasaw se réunissent en un lieu alors appelé «place des Nègres», situé juste au nord du quartier français de La Nouvelle-Orléans. Ils s'y retrouvent pour commercer, échanger des stratégies de survie, danser et faire de la musique. Ce temps, hors de la servitude, favorise une forme de résilience, se traduisant par des expressions culturelles, artistiques et religieuses renouvelées, comme la langue créole et le vaudou. Au rythme des tambours, la danse, la musique et le chant façonnent l'identité de La Nouvelle-Orléans. Après la révolution haïtienne de 1804, les esclaves, les gens de couleur libres et les immigrants blancs affluent des Caraïbes, marquent les arts locaux de leur empreinte et introduisent des sonorités afro-cubaines et de nouveaux instruments, comme le luth *banza*. La bamboula, une danse exécutée au son des tambours, le blues et le jazz (du français «jaser») émergent. C'est dans ce creuset rebaptisé «place Congo» que, durant la première moitié du 19^e siècle, apparaissent les premiers costumes de plumes, précurseurs des *Black Indians*.



Masque zoomorphe (aussi dit *ejumba*)
Culture Diola, Sénégal, avant 1756
Vannerie d'écorce, cornes de bœuf,
coquillages, graines d'abrus, cuir
© musée du quai Branly – Jacques Chirac,
photo Patrick Gries

Ce masque est constitué d'une sorte de heaume de fines bandes d'écorce tressées surmonté de cornes de bovidé. Longtemps identifié comme un «masque de chasse de la Louisiane», il figurait dans la collection de Charles Philippe Fayolle, commis auprès du bureau des Colonies d'Amérique qui se constitua un cabinet de curiosités à partir de 1756. D'origine africaine, ce masque servait au rite de passage à l'âge adulte des jeunes hommes du peuple diola. Sa provenance indique que des objets africains ont également fait le voyage en Amérique aux côtés des esclaves. Il s'agit du plus vieux masque africain conservé dans le monde.



Charles Fréger (né en 1975)
Mardi Gras Indians, 2014
Tirage couleur impression jet d'encre sur papier plastifié
aspect satiné
Musée du quai Branly – Jacques Chirac, Paris - Jacques Chirac, Paris

La transition vers un nouveau pays

La guerre de Sept Ans (1756-1763), qui déchire l'Europe et épuise la France, se joue également sur le continent nord-américain. La capitulation de l'armée française de Québec après la bataille des plaines d'Abraham contre les Britanniques (1759), la cession des terres situées à l'ouest de la rivière Mississippi aux Espagnols (1762), la Révolution française (1789) et le début de la révolution haïtienne (1791) sont les quatre événements majeurs qui annoncent la fin des visées impérialistes françaises en Amérique du Nord. L'émigration et les efforts de colonisation sont largement insuffisants pour assurer le contrôle réel d'une Nouvelle-France dont le territoire correspond à six fois la superficie de la France. La cession de la Nouvelle-France aux Britanniques en 1763 entraîne une nouvelle guerre entre ceux-ci et plusieurs nations amérindiennes coalisées comptant les Ojibwés, les Outaouais, les Hurons-Wendats, les Potéoutamis, les Miamis, les Kickapous, les Weas, les Mascoutins, les Piankashaw, les Delaware, les Shawnees, les Mingos et les Sénécas (anciens alliés des Anglais). Signé le 25 juillet 1766, le traité de paix fait cesser le feu des mousquets mais n'éteint pas les revendications autochtones à des droits ancestraux.

Les influences mutuelles africaine et cadienne

Bien que la présence des Acadiens (ou Cajuns) en Louisiane débute après leur déportation décidée par les Anglais en 1755, leur identité en Louisiane au fil des années ne se confine plus à cette seule origine. Plus que tout autre groupe, les Cajuns incarnent le *melting-pot* américain, véritable creuset multiculturel. Après la guerre de Sécession, en 1865, la culture cadjine intègre en son giron des hommes d'origines allemande, suisse, écossaise, irlandaise et hollandaise par de multiples mariages interculturels. À la même période, les Noirs émancipés sont aussi entraînés dans le mouvement cajun. Cette relation entre Cajuns, Créoles noirs et gens d'origine africaine marque plus que tout autre l'identité cadjine. Celle-ci s'exprime dans la musique zydeco, la recette du gombo et des éléments de la religion vaudou, tel l'usage du terme «zombi» pour parler d'un revenant ou de l'expression «gris-gris» pour évoquer les amulettes protectrices.

La vente de la Louisiane aux États-Unis d'Amérique

L'année 1803 marque un tournant de la présence française en Amérique et éteint les velléités d'y fonder un empire colonial. Appauvri par des campagnes militaires désastreuses en Europe et de plus en plus contraint par les Pères fondateurs de la jeune Amérique, Napoléon Bonaparte décide de vendre le vaste territoire de la Louisiane et de mettre fin aux visées impérialistes françaises au «Nouveau Monde». La vente de la Louisiane en 1803 constitue un événement majeur de la création du nouveau pays des États-Unis d'Amérique. Représentant près d'un quart de sa superficie actuelle, la cession de ces terres, distribuées sur quatorze États américains, permet l'unification du territoire de l'Atlantique au Pacifique. Avec la migration à partir de la côte atlantique de planteurs esclavagistes anglo-américains, la ville de La Nouvelle-Orléans devient le marché d'esclaves le plus important des États-Unis.



Harpe à chevalet-cordier
 Culture Baga, Sénégal
 Avant 1967
 Bois, métal et peau
 © musée du quai Branly – Jacques Chirac,
 photo Pauline Guyon

La révolution haïtienne et La Nouvelle-Orléans

Extraordinaire à bien des égards, la première révolte d'esclaves réussie de la colonie française de Saint-Domingue mène à la création de la république de Haïti en 1804. Elle constitue le premier clou planté dans le cercueil de l'esclavage et du commerce triangulaire entre l'Europe, l'Afrique et l'Amérique. Entre 1791 et 1810, quelque 15 000 réfugiés – colons blancs, gens de couleur libres et esclaves – de la colonie de Saint-Domingue, fuyant les affrontements et les massacres, viennent plus que doubler la population de La Nouvelle-Orléans. Les nouveaux arrivants transforment de façon profonde et durable la société et la culture de la ville, et de la Louisiane dans son ensemble. Outre leur empreinte mieux connue dans les domaines musicaux et religieux, notamment le vaudou, les réfugiés de couleur libres et leurs descendants influencent la vie politique en lançant le premier mouvement politique pour les droits civiques dès les débuts de la guerre de Sécession.

La Nouvelle-Orléans et la musique

Dans le bouillon de cultures que représente La Nouvelle-Orléans tout au long de son histoire, il est particulièrement complexe de définir les multiples trajectoires culturelles qui composent la riche tradition musicale de la ville. Déjà au milieu du 18^e siècle, la place Congo est reconnue pour ses nombreuses interactions entre les communautés africaines, créoles et amérindiennes, et pour les danses, le rythme effréné des tambours et les chants entonnés par des centaines de Néo-Orléanais de descendance africaine. Aux danses à connotations africaines telles que la bamboula, la calinda ou la coujaille s'ajoutent, surtout grâce aux migrants ayant fui la révolution haïtienne, de nouvelles sonorités incluant la danza cubaine. C'est de ce creuset qu'émergent des musiques modernes, emblématiques de la culture américaine, comme le jazz et le blues. Les percussions polyrythmiques, dont l'origine remonte à l'Afrique, résonnent encore aujourd'hui dans les fanfares d'accompagnement, appelées *Second Lines*, qui suivent aussi bien les *Black Indians* que les enterrements jazz (*Jazz Funeral*).

Les États-Unis d'Amérique et la question raciale

L'idée d'une « race supérieure », blanche et protestante, qui aurait été « divinement choisie » pour exploiter des hommes dont la couleur de peau indiquerait leur état de « subordonné », ne s'éteint pas avec les derniers feux de la guerre de Sécession. Elle se perpétue surtout dans les États du Sud avec l'établissement des lois ségrégationnistes Jim Crow, la formation de groupes suprémacistes et l'autorisation de la pratique du Convict Leasing, système de servitude qui consiste à louer le travail des prisonniers.

C'est en résistance à l'oppression et à la terreur durant la période ségrégationniste, visant à maintenir la séparation entre les Blancs et les gens de couleur, que se développent des sociétés caritatives appelées à La Nouvelle-Orléans des *Social Aid and Pleasure Clubs* (clubs d'aide sociale et de loisir). En plus de porter assistance aux plus démunis de la communauté africaine-américaine, ces associations permettent le développement de plusieurs traditions musicales et artistiques dont les fanfares des *Second Lines* et les riches traditions carnavalesques qui sont présentées dans cette exposition.

Les fondements du système esclavagiste américain en Louisiane

Avec l'arrivée en 1804 de la nouvelle administration américaine en Louisiane, l'organisation tripartite de la société française qui existait dans les Caraïbes et à La Nouvelle-Orléans entre Blancs libres, gens de couleur libres et esclaves noirs disparaît. Une peau noire ou foncée devient le marqueur du statut d'esclave ou de celui d'un individu « à contrôler ». La couleur de la peau indiquerait que les Noirs seraient « naturellement » plus aptes que les Blancs à travailler la terre ou à entretenir les digues sous un climat torride, et l'esclave noir fait dès lors « partie intégrante du paysage ». Le système qui maintient cet « ordre établi » entre maître et esclave est basé sur un double fondement : le premier est l'exercice d'une violence physique exercée par le maître et son emprise absolue sur le corps de l'esclave, entraînant d'innombrables actes de résistance et de stratégies de résilience de la part des opprimés ; le second se situe dans l'imaginaire de l'opresseur, qui fait du Noir un être d'une autre nature, déshumanisé.

Les lois Jim Crow et la ségrégation

Les espoirs d'égalité, d'émancipation et de justice sociale nourris par quatre millions d'esclaves à la fin de la guerre civile sont vite déçus par l'application, dans les États du Sud d'une série de « codes noirs » : des mesures destinées à rétablir l'asservissement et l'exploitation des Africains-Américains. À partir des années 1870, les lois dites « Jim Crow », d'après la chanson populaire raciste *Jump Jim Crow* (Saute Jim Crow) entrent en vigueur dans la majorité des États sudistes. Elles visent non seulement à imposer la ségrégation entre Blancs et gens de couleur dans les services publics et les lieux de rassemblement, mais aussi à garantir une importante force de travail pour la reconstruction et l'enrichissement des grandes plantations et des industries, par le biais de pseudo contrats sous-payés réservés à des milliers d'Africains-Américains émancipés mais sans emploi.



The Thriller
1914
Partition musicale
Impression sur papier
Collection Philippe Baudoin

Avec un graphisme particulièrement frappant, ces partitions musicales, produites durant la période des lois Jim Crow entre 1896 et 1939, oscillent entre une vision nostalgique du passé – celui du bon vieux Sud et des plantations – et les pires préjugés et stéréotypes de la ségrégation.

Les Africains-Américains, souvent représentés par des comédiens blancs sous les traits de *blackfaces* (maquillage en noir) aux lèvres pulpeuses, sont dépeints comme des voleurs de poulets, des individus dangereux, des joueurs invétérés, des paresseux, des mangeurs de pastèques ou des serveurs.

«Jim Crow Must Go» – droits civiques et ségrégation à La Nouvelle-Orléans

À La Nouvelle-Orléans, où un peu plus de la moitié de la population est d'origine africaine, l'application de la notion de «séparés mais égaux», entérinée par la Cour suprême de Louisiane en 1896, ouvre la voie à la ségrégation dans les écoles, les hôpitaux, les transports, les restaurants, les hôtels, les parcs, les cimetières et les lieux de résidence. La ségrégation résidentielle confine les Africains-Américains dans les quartiers les plus pauvres, situés pour la plupart au-dessous du niveau de la mer, ce qui les expose aux effets dévastateurs des ouragans. Des années 1950 à 1964, La Nouvelle-Orléans devient un centre pour la lutte en faveur des droits civiques, avec l'organisation de nombreuses protestations non violentes telles que des marches pour l'égalité, le boycott de magasins et des sit-in au comptoir des restaurants ségrégués. En 1960, ces efforts permettront l'intégration de quatre jeunes filles africaines-américaines dans une école élémentaire précédemment réservée aux Blancs.

Les suprémacistes blancs, la White League et le Ku Klux Klan

Le développement des premiers groupes suprémacistes aux États-Unis est largement le produit de la défaite des Sudistes durant la guerre de Sécession. Le Ku Klux Klan, société secrète terroriste suprémaciste blanche des États-Unis, formé par six vétérans confédérés, naît fin 1865 dans les cendres encore chaudes du conflit. Au faîte de sa gloire en 1925, le Ku Klux Klan (KKK) dont l'idéologie se nourrit des doctrines racistes, compte près de cinq millions de membres qui occupent tous les échelons de la société, incluant des policiers, des juges et des politiciens. Fondée en 1874, la *White League* de Louisiane, également composée en grande partie d'anciens combattants confédérés, vise à intimider les esclaves affranchis pour qu'ils ne puissent ni voter, ni s'organiser politiquement. À l'inverse d'une société secrète telle que le KKK, la *White League* est une organisation paramilitaire blanche, dont les membres agissent à visage découvert. De récentes études ont établi qu'entre 1877 et 1950, plus de 4 000 personnes ont été lynchées dans les États du Sud afin d'imposer, par la terreur raciale, le maintien de la suprématie blanche.

La question raciale aux États-Unis aujourd'hui

Pendant la présidence de Donald Trump de 2017 à 2021 et pendant la campagne électorale qui l'a précédée, certains mouvements d'extrême-droite ont joué avec les thèmes et les peurs ancrés dans les esprits d'une partie de la population blanche américaine. Désinhibés, puisant dans la rhétorique des groupes suprémacistes et racistes insistant sur les périls de l'immigration sauvage et le basculement démographique au profit des gens de couleurs et des démocrates (White Replacement Theory), ils ont donné lieu à des actes d'une rare violence et à de nombreux défilés, tels que la parade aux flambeaux de Charlottesville (2017) où les participants, rassemblant des suprémacistes et des nationalistes blancs, des néonazis et des miliciens, scandaient « You will not replace us ! » (« Vous ne nous remplacerez pas ! »).

L'ouragan Katrina

Le passage de l'ouragan Katrina le 29 août 2005 marque un tournant décisif dans l'histoire de La Nouvelle-Orléans. La réponse des gouvernements aussi bien locaux que fédéraux face à cette crise illustre de façon spectaculaire la ségrégation socio- raciale de la ville et du pays tout entier. D'une rare violence, ce désastre, plus culturel que météorologique, frappe par-dessus tout la communauté africaine-américaine. Quelques heures après la furie des éléments, au moment même où le pire semble passé, le système de digues qui protège la ville, mal entretenu, se rompt en plusieurs endroits et laisse entrer les eaux poussées par les vents. La plupart des quartiers à majorité noire sont inondés : les vagues balayent et engloutissent sous deux à trois mètres d'eau les habitants et leurs logements. Après avoir été abandonnés sur place, harcelés par les forces policières, ou dispersés aux quatre coins de la Louisiane et des États voisins, les résidents entreprennent rapidement la laborieuse reconstruction de leurs quartiers et de leur communauté. Dès l'automne, le difficile retour à une vie normale débute, au son des fanfares des *Second Lines*. L'engagement civique et le rôle fédérateur des *Social Aid and Pleasure Clubs* (Clubs d'aide sociale et de loisir) sera déterminant pour la réussite de ce long processus.

L'impact de l'ouragan Katrina sur les quartiers africains-américains

La rupture des digues qui protègent la ville et la submersion des quartiers les plus bas et les plus défavorisés, majoritairement habités par des Africains-Américains, ne sont pas le fruit d'un événement naturel mais culturel. Bien sûr, l'ouragan Katrina est une perturbation météorologique, mais la misère humaine qui s'ensuit, et qui perdure aujourd'hui encore, est le fait de décisions gouvernementales et politiques prises bien avant son passage. En effet, la réduction des programmes sociaux et des dépenses dans les infrastructures par les administrations américaines successives de ces dernières années n'est pas étrangère à la précarisation des populations les plus fragiles. Le sentiment très fort selon lequel il est du ressort des individus de réussir dans la vie et de prendre soin d'eux-mêmes dans cette terre d'opportunités est toujours très présent aux États-Unis. Cette vision, profondément ancrée dans la mentalité américaine, pose un frein à l'aide aux plus démunis, souvent africains-américains, et transforme pour beaucoup le mythe du « rêve américain » en véritable cauchemar.

Reconstruction et résilience après Katrina

Après la destruction des quartiers noirs de La Nouvelle-Orléans, près d'un million d'Africains-Américains sont dispersés à travers la Louisiane et les États-Unis. Aujourd'hui encore, nombre de maisons abandonnées ou de lots vacants suite à la destruction des habitations témoignent du long et douloureux processus de retour dans la ville pour les plus démunis. Les mots de Victor Harris, qui incarne dans ses costumes un esprit qu'il nomme «Fi Yi Yi», résumant parfaitement l'extraordinaire résilience qui anime la communauté africaine-américaine : «Alors que je franchissais la porte sur la rue Annette le matin du carnaval [de 2006], la destruction par la tempête était toujours là ; les débris n'avaient pas encore été enlevés des rues. Mais toutes ces personnes que nous avons appelées étaient de retour. Quand j'ai regardé par la porte, ça a été un choc pour moi. Les gens criaient et hurlaient, et j'étais figé dans le moment présent. C'étaient des gens qui avaient vécu dans le Seventh Ward. C'était la première fois qu'ils se revoyaient depuis l'ouragan Katrina.»

Le rôle des *Social Aid and Pleasure Clubs* et des "tribus" après Katrina

Actifs depuis 1884, les *Social Aid and Pleasure Clubs* ont été créés pour aider et supporter financièrement les membres de la communauté africaine-américaine de La Nouvelle-Orléans. Durant la période de la ségrégation, ces sociétés caritatives, qui collectaient des sommes d'argent sous forme de souscriptions, de taxes et d'amendes, constituaient la seule forme d'assistance pour les Africains-Américains, leur permettant de couvrir les frais de santé et le coût des enterrements. L'implication sociale des *Social Aid and Pleasure Clubs* s'est poursuivie bien au-delà de la période des lois Jim Crow. Leur rôle dans la reconstruction des communautés après l'ouragan Katrina a été déterminant. On dénombre aujourd'hui quelque 50 clubs. Chacun de ces clubs a sa mission, ses costumes et ses défilés musicaux qui se déroulent habituellement le dimanche.

Art, spectacle et spiritualité

Le carnaval des *Black Indians* constitue le point d'orgue de la riche tradition du spectacle des Africains-Américains de La Nouvelle-Orléans. Incluant également les *Second Lines*, les *Baby Dolls* et les *Skull and Bones Gangs*, elle se nourrit de la musique de dizaines de fanfares qu'accompagne une foule dansant et frappant des mains. Outil fédérateur puissant, la tradition carnavalesque est source de fierté et d'identité collective. En s'appropriant la rue et en investissant l'espace public, elle affirme la présence et l'importance des communautés africaines-américaines *de* et *dans* la ville. Parmi les plumes, les sequins et les perles multicolores, au travers des chants, de la musique et du rythme saccadé des corps se cachent ou s'expriment ouvertement des valeurs spirituelles profondes – des valeurs et des croyances puisées dans les religions africaine, vaudoue, catholique, islamique, voire dans l'imaginaire amérindien ou personnel. Cette tradition, qui remonte à la place Congo au 18^e siècle, illustre de façon éclatante l'ultime acte de résilience, celui où des cultures africaines déracinées devinrent la culture africaine-américaine.

Le carnaval de La Nouvelle-Orléans et les Africains-Américains

Les traditions carnavalesques et artistiques des Africains-Américains se développent dans un contexte de tensions sociales durant la période des lois Jim Crow et sous la pression d'un racisme systémique par des entités publiques et privées. Relégués au rang d'individus de deuxième classe et exclus des festivités du carnaval officiel, dont la parade de Rex (Roi du carnaval), ils créent en parallèle leurs propres célébrations selon le même calendrier religieux lié au jour de Pâques : même Mardi gras, même déploiement festif mais construit comme un acte de résistance. C'est ainsi qu'ils protestent contre leur statut de marginalisés au travers des costumes, de la danse et des chants. Les *Black Indians* de la fin du 19^e siècle non seulement rendent hommage aux multiples liens tissés avec les communautés autochtones durant la période de l'esclavage, mais créent aussi une ligne de partage entre gens de couleur opprimés et oppresseurs du pouvoir blanc.

La série des *Mardi Gras Indians* (ou *Black Indians*) constitue en quelque sorte le prologue d'un important corpus intitulé Cimarron, vaste travail photographique entamé en 2010 par Charles Fréger et consacré aux mascarades. Photographiés en pied devant des murs colorés de La Nouvelle-Orléans, *Big Chiefs*, *Spy Boys*, *Flag Boys* et *Queens* déploient fièrement leurs ramages aussi volumineux que lumineux. Presque toujours pris de trois quarts, dans un mouvement, les *Black Indians* sont cadrés serrés, l'image semblant souvent juste assez grande pour contenir toute l'opulence et l'envergure de leurs silhouettes.



Charles Fréger (né en 1975)
Mardi Gras Indians, 2014
Tirage couleur jet d'encre sur papier plastifié aspect satiné
Musée du quai Branly – Jacques Chirac, Paris - Jacques Chirac, Paris

Baby Dolls Parade

Les parades de *Baby Dolls* font partie intégrante de la culture carnavalesque des Africains-Américains de La Nouvelle-Orléans. Ces femmes aux costumes flamboyants et provocants accompagnent aussi bien les *Second Lines* et les enterrements que les sorties des *Black Indians* lors du Mardi gras ou de la fête de la Saint-Joseph (fin du carême) qui célèbre la fin du carême. Selon la tradition orale, cette pratique aurait débuté à l'occasion du Mardi gras de 1912 : des prostituées de la partie basse de la ville (Downtown), majoritairement noires ou créoles, auraient voulu tenir tête et impressionner un groupe de rivales de la partie haute, l'actuel quartier de Tremé. Gestes et chansons obscènes, alcool et danses suggestives font partie de la panoplie d'effets outranciers. Les *Baby Dolls* célèbrent le pouvoir féminin et la nécessité de reconnaître l'égalité des sexes durant la période de la ségrégation aussi bien qu'aujourd'hui. Leur attitude transgressive renvoie non seulement à la nature fondamentale du carnaval, mais aussi à Iwa Guédé, le dieu de la dérision du vaudou haïtien.

Les Skull and Bones Gangs

Les *Skull and Bones Gangs* sont des squelettes ambulants, des morts-vivants. Dans les quartiers noirs de La Nouvelle-Orléans, ils ont pour tâche de réveiller les habitants à l'aube du Mardi gras afin de diffuser un message de non-violence et rappeler la brièveté de l'existence : « *You Next!* » (« Tu es le prochain ! »). Vêtus de costumes de squelettes, coiffés de crânes humains en papier mâché, arborant des tabliers de boucher souillés de rouge couleur sang et maniant des ossements de bovidés, ils vont de porte en porte sur le chemin qu'empruntera quelques heures plus tard une "tribu" de *Black Indians*. À l'instar des Creole Wild West, la toute première "tribu" de *Black Indians* répertoriée, l'origine des *Skull and Bones Gangs* remonterait au début du 19^e siècle. Les influences du vaudou haïtien et des religions africaines sont clairement apparentes dans les costumes et les autels de ces groupes. Elles sont rendues explicites dans leurs discours par l'invocation de Guédé, esprit gardien des cimetières et de Papa Ogun, dieu du fer et de la guerre, dans la religion haïtienne.

Black Indians : hommages aux Amérindiens

Selon la tradition orale, ces costumes ont été créés par les Africains-Américains au cours du 19^e siècle afin d'honorer la mémoire des communautés amérindiennes qui les ont côtoyés et aidés durant la période de l'esclavage. De fait, plusieurs membres des communautés autochtones de la région de La Nouvelle-Orléans ont, comme les Africains, été réduits à l'état d'esclaves. Ils vivaient ensemble dans les plantations, sous le joug de la même servitude. De nos jours, les créateurs des costumes qui adoptent ce style reconnaissent dans les revendications des Premières Nations une forme de résistance au pouvoir dominant de la société américaine qui s'apparente à la leur. Les thèmes le plus fréquemment exprimés et représentés sur les costumes sont les affrontements sanglants et la lutte armée contre les colons et les autorités militaires. Sont également représentés des sujets en lien avec les religions amérindiennes, dont la prophétie du Bison blanc qui annonce par sa présence au carnaval, la venue de grands changements sur Terre.



Eleonora Brown (née 1954)
White Bison (Bison Blanc)
© Aya Noire, Louisiane, Nouvelle Orléans, 2017
Tissus, coton, perles de verre, plumes, sequins, éléments en plastiques, bois, vauris et métal
Musée du quai Branly – Jacques Chirac, Paris

Eleonora «Rukiya» Brown, reine de la "tribu" des *Creole Wild West* mais aussi l'une des artistes les plus remarquables de Louisiane, confectionne depuis quelques années des costumes spectaculaires avec d'étonnants éléments décoratifs en trois dimensions constitués de milliers de petites perles, de sequins et de plumes d'autruche. Nommé *Bison Blanc* en référence à la prophétie amérindienne, le costume présenté est composé de nombreux accessoires perlés, dont un imposant collier représentant une tête de bison. Il comporte également un tablier sur lequel on peut voir un autre bison blanc, entier, traité en bas-relief.

Black Indians : spiritualités africaines

Éléments fondamentaux de la spiritualité africaine-américaine à La Nouvelle-Orléans, les religions et les pratiques de culte de l'Afrique de l'Ouest ont imprégné les traditions carnavalesques des *Black Indians*. De nombreux Africains-Américains observent les pratiques religieuses africaines dans leur vie et profitent du carnaval du Mardi gras pour les exprimer publiquement. Certains s'inspirent de la religion traditionnelle des Yorubas, l'un des plus importants peuples du Nigeria. Les esprits yoruba, appelés *orisha*, ont de vives personnalités qui sont définies par leurs propres rituels, danses et chants. L'un d'eux, Shango, un *orisha* associé au tonnerre et aux éclairs, compte parmi les plus puissants du panthéon yoruba. Il orne certains costumes. L'imaginaire développé par les *Black Indians* trouve son origine dans bien d'autres sources encore, incluant même la Bible et la culture populaire.



Statuette féminine
Culture Yoruba, Nigéria
Vers 1880, Bois et kaolin
© musée du quai Branly –
Jacques Chirac, photo Pauline Guyon



Mystic Medicine Man
© Collection of Jean-Marcel St Jacques
© Photo by Danielle C. Miles

Ce costume de *Medicine Man* (guérisseur) transmet le message que les *Black Indians* sont des Africains de diverses nations qui se costument en Indiens. Mystic Medicine Man appose le mot *nganga* – « guérisseur » en langue subsaharienne kikongo – sur tous ses costumes. Au royaume du Kongo, le *nganga* est un spécialiste rituel qui connaît le secret des plantes médicinales et communique avec les ancêtres. Ce costume est également couvert de symboles vevés appartenant à l'esprit Erzulie du vaudou haïtien, une divinité qui dispense l'amour, la santé, la protection et la prospérité.

AUTOUR DE L'EXPOSITION

- / Audioguide (français et anglais)
- / Visite guidée à partir de 12 ans (durée : 1h30)
- / Parcours enfants pour découvrir l'exposition à partir de 9 ans
- / Animations musicales : Brass Band Funk Second Line (fanfares)
tous les dimanches après-midis
- / Soirée événementielle le 25 novembre
- / Catalogue
Coédition musée du quai Branly Jacques Chirac / Actes Sud
224 pages, 43€



Animations musicales

Dimanche en fanfare

/ Tous les dimanches après-midis, de 15h à 17h

/ Jardin du musée

/ Gratuit, en accès libre.

Au fil des semaines, les Brass Band Funk Second Line de La Nouvelle-Orléans dévoilent l'éclectisme musical d'un territoire unique, berceau du jazz : funk second line, style New Orleans, standards des années 1920-1930... Une immersion en musique au cœur de la Louisiane.

Avec les Fabriques Orchestrales de Villes des Musiques du Monde.

Dimanche 9 octobre : Hoax Brass Band

Dimanche 16 octobre : Cap to NOLA

Dimanche 23 octobre : Trailblazers

Dimanche 30 octobre : Hoax Brass Band

Dimanche 6 novembre : Height Brass Band

Dimanche 13 novembre : Cap to NOLA

Dimanche 20 novembre : Trailblazers

Dimanche 27 novembre : Hoax Brass Band

Dimanche 4 décembre : Height Brass Band

Dimanche 11 décembre : Hoax Brass Band

Dimanche 18 décembre : Cap to NOLA

Dimanche 8 janvier : Trailblazers

Dimanche 15 janvier : Parade de clôture par le Fire Brass Band

Colloque

De l'esclavage aux *Black Indians*. L'extraordinaire parcours des Africains-Américains de La Nouvelle-Orléans

/ 6 et 7 octobre 2022

/ Théâtre Claude Lévi-Strauss

Ce colloque international vise à discuter et célébrer l'histoire des Africains-Américains de la Louisiane dès le début de la Nouvelle-France jusqu'à la période actuelle. Sous formes de conférences, de discussions et d'échanges libres, ce colloque étudie de nombreux aspects de cette trajectoire dans les domaines historiques, culturels et artistiques.

Concerts

Sunpie and the Louisiana Sunspots

/ Zydeco

/ 6 octobre 2022

/ Théâtre Claude Lévi-Strauss

Musicien chevronné et multi-instrumentiste, Bruce "Sunpie" Barnes a élaboré son propre style mêlant blues, zydeco et musique afro-louisianaise à des rythmes et mélodies d'influence caribéenne et africaine. Profondément impliqué dans la culture des défilés de La Nouvelle-Orléans, il fait descendre sa musique dans la rue. Il est le second chef du *North Side Skull and Bone Gang*, l'un des plus anciens groupes de carnaval existant à La Nouvelle-Orléans, et membre du *Black Men of Labor Social Aid and Pleasure Club*.



Galactic
© Marc Pagani Photography

Galactic featuring Anjelika Jelly Joseph

/ Funk mythique from Tipitina's

/ 12 novembre 2022

/ Théâtre Claude Lévi-Strauss

Le groupe mythique de La Nouvelle-Orléans, actif depuis un quart de siècle, a repris en 2018 le célèbre club de jazz, rock et R&B emblématique de la ville, le Tipitina's. Un concert exceptionnel, pour leur première date en Europe depuis plusieurs années



Cedric Watson
© Olivia Luz Perillo

Cedric Watson et Bijou Créole

/ Cajun

/ 13 novembre 2022

/ Théâtre Claude Lévi-Strauss

Violoniste, accordéoniste, chanteur, et compositeur, Cédric Watson est un musicien incontournable de la scène créole actuelle. Son style, reflet de ses origines multiples, croise mélodies créoles oubliées, chants cajuns et zydecos plus modernes. Avec son groupe Bijou Créole, il donne un nouveau souffle aux répertoires créoles anciens.



Big Chief Romeo Bougere
© Diwag Valdez

79^{rs} Gang

- / Les Big Chiefs à Paris
- / 3 et 4 décembre 2022
- / Théâtre Claude Lévi-Strauss

Big Chief Jermaine et *Big Chief* Romeo, jeune relève des *Black Indians* de La Nouvelle-Orléans, sont issus de gangs rivaux des quartiers de la ville. Après avoir été longtemps des adversaires, ils ont fondé un groupe qui puise dans la tradition musicale du carnaval et l’emmène bien plus loin. En nourrissant la tradition de leurs influences hip hop et bounce music, les 79^{rs} amènent leur culture et l’histoire profonde de La Nouvelle-Orléans jusque sur les pistes de danse. Petite merveille solaire et audacieuse sortie en 2020, leur dernier album *Expect the Unexpected*, est aussi un portrait de leur ville, hanté par l’héritage de l’esclavage et le souvenir de l’ouragan Katrina.

Cycle de cinéma documentaire

Always for pleasure !

/ Octobre et novembre 2022

Dans le cadre du Mois du film documentaire, le musée programme un cycle de cinéma documentaire autour de l'exposition *Black Indians de La Nouvelle-Orléans*. De *Congo Square* aux violences contemporaines, en passant par l'ouragan Katrina, les images et la musique portent jusqu'à nous l'histoire et les paroles des communautés afro descendantes. *Skull and Bones*, *Baby Dolls* et *Big Chiefs* défilent pour faire vivre l'histoire et les âmes de NOLA, la ville la plus hantée d'Amérique.

COMMISSARIAT

Commissaire principal

Steve Bourget, responsable de collections Amériques
Musée du quai Branly – Jacques Chirac
assisté par Julie Baird-Smith

Commissaire associée

Kim Vaz-Deville, professeur,
Xavier University of Louisiana, La Nouvelle-Orléans.

Commissariat scientifique

Bruce « Sunpie » Barnes, Chef des *Skull and Bones*
et membre du conseil d'administration du Backstreet Cultural Museum

Gaëlle Beaujean, responsable de collections Afrique,
Musée du quai Branly - Jacques Chirac

Victor Harris, « Big Chief » des Mandigo Warriors
et membre du Backstreet Cultural Museum

Sarah Ligner, responsable de l'Unité patrimoniale Mondialisation Historique
et Contemporaine, Musée du quai Branly - Jacques Chirac

Kevin Martin, vidéographe et membre du conseil d'administration
du Backstreet Cultural Museum

Sara Le Menestrel, directrice de recherche CNRS
Centre d'études nord-américaines FHES

Cécile Vidal, directrice d'Études, Centre d'études nord-américaines, EHESS

Partenaire

Karen T. Leathem, Historienne, Louisiana State Museum

SCÉNOGRAPHIE

L'équipe scénographique a conçu simultanément l'exposition *Black Indians de La Nouvelle-Orléans* et les expositions *Songlines* et *Ouvrir l'Album du monde* (printemps 2023) afin d'en réduire l'impact environnemental.

Les murs et les dispositifs de présentation ont été dessinés de manière à limiter les pertes de matière ; les assemblages sont réversibles afin d'anticiper le démontage, la réutilisation ou le recyclage des matériaux, qui ont été sélectionnés pour leurs empreintes carbone réduites. L'harmonisation des couleurs dans les trois expositions permet de réduire la consommation de peinture.

Ainsi, en ce qui concerne ces trois expositions :

/ 34% ou 208 mètres linéaires des murs des constructions précédentes sont réemployés,

/ 36% ou 300 mètres linéaires des murs sont réemployés entre deux expositions,

/ 34% du mobilier des constructions précédentes sont réemployés,

/ 26% du mobilier sont réemployés entre deux expositions,

/ 100 litres de peinture seront économisés pour la remise en peinture entre deux expositions.

Ces actions allongent la durée de vie des scénographies d'exposition dessinées par Vaste et Studio Formule et réduisent les déchets qu'elles produisent.

Cette exposition est organisée par le musée du quai Branly – Jacques Chirac
avec le précieux soutien du Louisiana State Museum.

MÉCÈNE

Grâce au mécénat de



PARTENAIRES



The New York Times

Les Inrockuptibles



Les Echos
WEEK-END

france•tv

INFORMATIONS PRATIQUES

Du 4 octobre 2022 au 15 janvier 2023
Galerie Jardin

musée du quai Branly – Jacques Chirac
37, quai Branly 75007, Paris
206 et 218, rue de l'Université 75007, Paris

Visuels disponibles pour la presse : accès fourni sur demande

www.quaibranly.fr
#ExpoBlackIndians

Suivez l'actualité du musée



Horaires du musée

Mardi, mercredi, vendredi, samedi et dimanche de 10h30 à 19h.
Nocturne le jeudi jusqu'à 22h.
Fermeture hebdomadaire le lundi en dehors des vacances de la Toussaint et de fin d'année.

CONTACTS PRESSE

/ Exposition

Claudine Colin Communication

Inès Masset
ines@claudinecolin.com
Alexandre Holin
alexandre@claudinecolin.com
www.claudinecolin.com
T. +33 1 42 72 60 01

/ Autour de l'exposition

Pierre Laporte Communication
Laurence Vaugeois et Christine Delterme
mqb@pierre-laporte.com
T. +33 1 45 23 14 14

musée du quai Branly – Jacques Chirac

presse@quaibranly.fr

Direction de la communication du musée

Myriam Simonneaux

Directrice de la communication
myriam.simonneaux@quaibranly.fr

Lucie Cazassus

Adjointe à la directrice de la communication
Responsable des relations médias
lucie.cazassus@quaibranly.fr

Serena Nisti

Chargée des relations médias
serena.nisti@quaibranly.fr